

rapport, elle signale un immense progrès et prépare une véritable régénération philosophique.

Il faut savoir gré, avant tout, à ce penseur de s'être mis franchement en opposition avec Hegel. La critique amère qu'il fait de ce philosophe à tant de reprises, est plus d'une fois complètement juste, et frappe souvent en plein cette philosophie altière qui prétendait tout déduire du développement de la notion. Schelling a montré que cette notion, si tant est qu'on puisse lui concéder un mouvement quelconque, ne peut avoir qu'un mouvement logique, et ne peut donc jamais conduire à l'explication de la réalité. La prétendue nécessité avec laquelle l'idée, au plus haut degré de son développement théorique, se transforme tout à coup en nature concrète, n'est rien qu'une supposition gratuite. Schelling a fait voir que la science logique ne nous apprend rien de réel, qu'elle reste toujours dans le domaine idéal, que la réalité n'est pas le produit de la conception dialectique. Il a déclaré avec raison que la philosophie hégélienne n'était rien qu'un système d'abstractions incapables de leur nature de se transformer en existences positives et d'atteindre au but que dans leur orgueil elles se sont posé.

Quant à la propre doctrine de Schelling, son principal mérite consiste dans l'importance qu'elle accorde à l'élément empirique de nos connaissances. Se donnant à elle-même le nom de « système historique, » la philosophie de Schelling a contribué à remettre en évidence la nécessité indispensable de l'empirisme en philosophie. Nous ne pouvons, sous ce rapport, que féliciter Schelling de la tendance qu'il a suivie. Après le règne exclusif de l'apriorisme il fallait du courage pour revenir à un ancien axiôme qu'on s'était plu à dédaigner, et auquel on avait voué un souverain mépris. Bravant la tempête, Schelling a osé prendre en main la défense de la vérité opprimée. Il a remis en honneur le principe de l'expé-